

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

PARIS, le 10 août, 1877.

La saison musicale est terminée ici, les théâtres sont fermés, l'opéra continue cependant à jouer *Faust* et le *Roi de Lahore*, mais les rôles sont assez mal remplis par des artistes de second ordre, le directeur compte plutôt sur les splendeurs de l'architecture de la nouvelle Académie de musique, la salle, le grand escalier, le foyer, etc, quo sur les artistes pour remplir le Théâtre.

La chaleur est intolérable et on préfère aller se promener aux Champs Élysées ou au Jardin des Tuileries où l'on peut entendre une bonne musique militaire, hâmer l'air frais et se promener, ce qui est infiniment préférable à rester assis dans une loge étroite, à *cuire dans son jus*, pendant plusieurs actes d'un opéra ou écoutant un programme d'une longueur démesurée.

Encore si les concerts auxquels on nous habitue contenaient des morceaux qui sont réellement dignes d'être écoutés, on pourrait peut-être consentir quelque fois à une petite cuisson de ce genre. N'avons-nous pas à Londres dans la plus chaude partie du mois de juillet les festivals du *Crystal Palace* et les grands concerts de la saison? Mais aussi, sait-on ce que c'est qu'un de ces festivals et quels sont les morceaux qui y sont joués?

Le dernier festival "Hændel" a eu lieu le mois dernier à Londres. L'orchestre comptait 400 instrumentistes d'élite et les chœurs, de 4000 exécutants, étaient choisis dans les maîtrises des cathédrales, les classes de chant des écoles, les membres des sociétés chorales, etc etc.

Les oratorios qui ont été exécutés dans un espace de trois journées étaient *Le messie*, *Isaïe en Égypte*, etc etc avec les doubles chœurs qui sont d'une difficulté extraordinaire pour des chanteurs expérimentés et qui ont été parfaitement rendus par les 4000 choristes amateurs réunis sous le bâton de Costa, le fameux chef d'orchestre.

Les morceaux que l'on a pu entendre pendant la semaine du festival étaient le Concerto en sol mineur de Mendelssohn, le Concerto en Ré de Beethoven, la Symphonie Pastorale, l'air "Padre, germani, addio!" d'*Idomeneo* de Mozart, l'ouverture célèbre de Weber, le quatuor en Fa mineur de Beethoven, le trio en Si bémol pour piano, violon et violoncelle, le quatuor en Ré de Mozart, etc, etc, des brillants de la plus belle eau dans une monture en or pur.

En France, nous n'avons jamais l'occasion d'entendre tant de belles choses en si peu de temps, nous aimons mieux la musique légère, les chansonnettes, les opérettes, — la *musiquette*, en un mot. Mais pour revenir à nos Champs-Élysées de Paris, je dois signaler une innovation, un entrepreneur a eu l'idée de donner des concerts en plein air, avec des artistes bien connus, et un programme composé de pièces pour piano, violon, orgue, harpe, etc.

Je doute beaucoup que ces concerts qui ont lieu le soir, éclairés par quelques lampes à pétrole fumantes, soient très utiles à la propagation de la bonne musique parmi les masses, car l'auditoire me paraît composé de faneurs, de nourrices, de troupiers, de petits crevés, de cocottes, qui n'ont pas beaucoup l'air d'écouter les artistes. D'ailleurs, on a beau écouter, on n'entend guère, les sons des instruments s'en vont parmi le feuillage des arbres environnants. Le piano, l'harmonium ne s'entend qu'à quelques mètres de l'estrade provisoire qui y a été établi, et les auditeurs un peu éloignés ne peuvent qu'applaudir de confiance.

L'autre soir, une scène comique eut lieu. La pluie est tombée subitement, monnant le piano, l'orgue, l'organiste et tout l'auditoire. En moins de trois minutes les instruments furent ré-emballés dans les voitures qui étaient prêtes et attendaient là, et l'*impresario* se vit forcé de rendre l'argent — car on perçoit trois sous pour chaque chaise — Un nombre de gamins voyant qu'on rendait l'argent, se sont vite installés dans les chaises abandonnées et ont tranquillement empochés les sous qui leur furent rendus, comme s'ils avaient payé, de sorte qu'il a rendu beaucoup plus d'argent qu'il n'en avait reçu.

Je crains que cela ne soit qu'une mauvaise spéculation sous tous les rapports, et que les artistes font preuve d'un grand manque de dignité d'aller sur des tréteaux dans les promenades publiques comme de vulgaires saltimbanques. L'art musical n'y peut rien gagner.

Madame Patti ira décidément en Amérique la saison prochaine, elle accepte le pont d'or que lui fait M. Strakosch et elle a payé à M. Escudier, directeur du Théâtre Italien, la somme de cent mille francs, montant de son dédit. C'est donamage pour nous autres Parisiens, mais nous nous consolons très-facilement avec l'Albani qui doit chanter avec Tamberlick dans le *Néron* de Rubinstein.

L'inauguration de la statue de Rameau, à Dijon, n'aura lieu que l'année prochaine. La statue n'est pas encore terminée. On dit qu'elle sera exhibée à l'Exposition de 1878.

La souscription pour venir en aide à la petite fille du célèbre compositeur marche, mais un peu lentement, MM. Henry de Pène et de Gastinel recueillent les offrandes.

Les concours du Conservatoire de musique sont terminés. Le ministre des beaux arts a prononcé un discours complimentant les élèves pour les bonnes études et les progrès qu'ils ont fait, le concours étant un des plus brillants qui ont eu lieu depuis plusieurs années — et il a profité de la présence de M. Gounod pour lui remettre la croix de Commandeur de la légion d'honneur.

La nouvelle de cette marque de distinction sera accueillie partout avec satisfaction.

Il me vient sous les yeux l'article d'un journal américain sur la difficulté qu'il y a à reproduire, en anglais, certains *tours* de la langue française, certaines phrases de nos écrivains où le sens des mots est pris dans un *figuré* qui dérouté le traducteur.

Parmi les exemples qu'il cite à l'appui de sa thèse, le journal en oublie un des plus drôles.

Un journal anglais reproduisait l'article d'un journal de Paris rendant compte d'une représentation où avait chanté Mme Patti, et pendant laquelle le marquis de Caux s'était tenu derrière le manteau d'arlequin.

Or, le passage ayant trait à la présence du marquis sur la scène avait été traduit ainsi. *The marquis had disguised himself, by wrapping himself in a harlequin's cloak.*

Ce qui veut dire, retraduit en français *Le marquis s'était déguisé en s'enveloppant dans un manteau d'arlequin.*

Je termine en signalant un jeune musicien que j'ai entendu l'autre jour, élève de Marmontel pour le piano et de Widor pour l'orgue, et qui me paraît faire beaucoup de progrès.

Il ne me connaît nullement et sera peut-être très-étonné en lisant ces lignes, de voir que quelqu'un ici à Paris, suit ses progrès pour les divulguer à ses parents et amis. Il s'appelle George Hébert, il est de Québec.

L. MOONEN

:o:—

L'orgue de la Chapelle du Couvent des Dames du Sacré-Cœur, du Sault au Recollet.

:o:—

La semaine dernière le public Montréalais était invité à voir et à entendre une œuvre qui intéresse vivement l'art canadien. Monsieur Louis Mitchell venait de compléter dans ses ateliers un orgue destiné au couvent des Dames du Sacré-Cœur du Sault au Recollet. Nous nous sommes rendu à sa gracieuse invitation et nous avons été heureux de rencontrer, par trois fois différentes, plusieurs de nos organisateurs les plus distingués. Nous avons aussi eu l'avantage de profiter du jugement qu'ils ont porté sur cet instrument, et le modeste compte rendu que nous en donnons ici, n'est pas tant basé sur notre appréciation personnelle, que sur celle de ces éminents artistes. Disons le tout d'abord, tous n'ont eu qu'une voix pour constater le mérite de l'instrument sous tous les rapports nous essaierons maintenant de donner quelques détails sur ses différentes parties.

Cet orgue est un grand huit pieds ou plutôt un petit seize pieds, parce que le seize pieds du grand orgue est un